« Passer par le texte d'un autre nous aide à retrouver notre propre langue »

José-Flore Tappy

Poétesse et collaboratrice scientifique au Centre des littératures en Suisse romande de l'Université de Lausanne

---

José-Flore Tappy est née à Lausanne en 1954. Collaboratrice scientifique au Centre des littératures en Suisse romande (Université de Lausanne), elle travaille à l'édition de textes à partir d'archives littéraires. Elle a publié six recueils de poèmes : Errer mortelle *(Payot, 1983 ; prix Ramuz de poésie),* Pierre à feu *(Empreintes, 1987),* Terre battue *(Empreintes, 1995),* Lunaires *(La Dogana, 2001),* Hangars *(Empreintes, 2006) et* Tombeau*, avec des dessins de Juan Martinez (Empreintes, 2013). Auteur également d'une monographie sur l'artiste suisse* Loul Schopfer *(Vevey, Fondation pour les arts et les lettres, 1994). Elle a traduit, pour des revues, des poètes de langue espagnole, et avec Marion Graf la poésie d'Anna Akhmatova :* L'Églantier fleurit *(La Dogana, 2011). Toujours avec Marion Graf, elle publie l'anthologie* La Poésie en Suisse romande depuis Blaise Cendrars *(Paris, Seghers, 2005).*

Raymond Mbassi Atéba : *Écrivain, poétesse, traductrice, éditrice : comment conciliez-vous ces multiples dimensions de votre personnalité ?*

José-Flore Tappy : Mal dans mes activités… elles sont très cloisonnées. Mais elles convergent toutes vers un même point : l'ouverture à l'autre. J'aime le dialogue.

RMA : *Votre carrière est toute consacrée à la littérature par la traduction des poètes d'Amérique latine, de Russie (Anna Akmathova), etc., et par l'écriture. Cela a-t-il influencé votre poésie ? Comment êtes-vous devenue poétesse ?*

JFT : Carrière ? Je dirais plutôt parcours. La traduction n'a été qu'occasionnelle. Mon vrai métier est la recherche en littérature, laquelle implique beaucoup de savoir-faire, et notamment la rédaction, l'écriture. Mais aussi la connaissance des archives, l'enseignement, la transmission, le partage.

Je suis une historienne de la littérature romande, et travaille un peu comme une archéologue, à partir de pièces incomplètes qu'il faut réinscrire dans leur contexte, insérer dans un ensemble.

Comment devient-on poète ? je ne sais pas… Besoin sans doute d'une vie parallèle, qui échappe au système social et à la vie publique.

RMA : *Traduire, c'est aussi créer. En tant que poétesse, comment ressentez-vous le bruissement de la langue de l'Autre, et l'Autre tout court ?*

JFT : Parfois, passer par le texte d'un autre nous aide à retrouver notre propre langue.

C'est un détour fécond, un dépaysement nécessaire qui permet de retrouver ses racines.

RMA : *S'occuper de l'édition des poètes majeurs comme Philippe Jaccottet, Gustave Roud dans la Bibliothèque de Pléiade à Gallimard, des* Œuvres complètes *d'une romancière comme Catherine Colomb, la correspondance de Jean Paulhan et Monique Saint-Hélier, est une énorme responsabilité. Cela a certainement une incidence dans votre expérience auctoriale, dans votre vie tout court…*

JFT : Cela implique un engagement professionnel très complet, avec une formation universitaire poussée. J'ai appris à développer l'esprit critique, et à l'exercer de manière argumentée. Je n'aborde pas une œuvre sans m'intéresser à sa genèse, à son contexte historique et culturel, à sa place dans le parcours d'un écrivain.

De même lorsque j'écris pour moi-même, j'exerce un double regard, celui de l'auteur et celui du lecteur futur. Je prends en compte ce regard de l'autre, pour ne pas m'enfermer en moi-même et me confiner dans un pur soliloque.

RMA : *Dans la* rbl 2014, 2, *vous évoquez de nombreux partages avec des poètes romands : Pierre Chapuis, François Rossel, François Debluë, et sans doute bien d'autres : existe-t-il selon vous des correspondances entre vos écritures ?*

JFT : Non, pas du tout. Il y a autant de styles que d'auteurs, et j'aime la diversité.

RMA : *Le Prix Schiller récompense* Hangars *(2006), et salue « l'intensité, la beauté, vibrante et douloureuse » de votre poésie. Êtes-vous, comme il est souvent reçu de le penser pour beaucoup de poètes, la matière de vos œuvres ?*

JFT : ? ? [*Je ne comprends pas.*]

RMA : *En feuilletant* Errer mortelle*, chaque page vide ou maculée de textes laisse découvrir un monde plutôt vivant d'éléments, d'êtres, de symboles. Vous avez dit « mortelle », je vois une sorte de poésie de l'émerveillement… où la vie suinte malgré tout de tous ses pores…*

JFT : Eh bien, c'est justement un titre que je n'aime plus. Il a quelque chose de grandiloquent, et d'inapproprié. J'étais jeune…

RMA : *On le verra encore dans* Terre battue *suivie de* Lunaires *(2005). Peut-on dire que la Nature est finalement votre source d'inspiration ?*

JFT : Oui, ou plutôt notre rapport à elle. Une nature brute et sans apprêt. Pas une nature réconfortante et romantique, domestiquée par l'homme, mais une nature première. À travers elle, c'est notre relation à l'élémentaire qui parle. J'ai aussi grandi proche de la nature. Ce n'est pas un thème poétique, c'est une réalité existentielle.

RMA : *La poésie contemporaine est libre, jusqu'à l'anarchie… influencée par des mentors, des écoles, des courants, sans compter des avant-gardes qui se chevauchent dans la société postmoderne actuelle. Est-le cas en Suisse romande ? Si vous aviez à porter un jugement esthétique sur votre vers, votre style, que diriez-vous ?*

JFT : Je ne sais pas… N'est-ce pas à d'autres qu'il faudrait poser la question ?

RMA : *De nombreux lieudits et noms – du Liban, d'Espagne, d'Amérique latine, etc. – pavoisent vos textes et laissent supposer que vous transcendez la Romandie dans votre poésie. Quelle est votre conception de la poésie dans son rapport avec l'espace romand ou non romand ?*

JFT : Je me sens assez cosmopolite – par mes amitiés, mes liens, mes lectures. Ceci dit, j'aime beaucoup mon pays et m'y sens bien. J'y ai grandi.